

1^{ER} SEPTEMBRE > ROMAN France

Temps futur

DAVID BALICK/STOCK



Blandine Le Callet

Après le succès d'*Une pièce montée*, Blandine Le Callet confirme son talent narratif avec *La ballade de Lila K*.



Blandine Le Callet s'est imposée d'entrée de jeu. Lorsqu'elle publia en 2006 – sous couverture framboise chez Stock – un premier roman choral particulièrement réussi. Vendu à plus de 300 000 exemplaires en grand format et en livre de poche, adapté au cinéma, *Une pièce*

Sombre bien que traversé d'éclats de lumière, *La ballade de Lila K* évoque bien entendu le 1984 d'Orwell.

montée racontait le mariage de Bérengère et Vincent. Un événement qui permettait à la romancière débutante de montrer son art du portrait, son sens de l'analyse sociale et psychologique. Avec *La ballade de Lila K*, la voici qui change résolument de ton et d'univers. Nous ne sommes plus

immergé dans un milieu bourgeois mais dans un avenir proche et inquiétant. La narratrice de Blandine Le Callet a vu le jour le 19 août 2089. Lila était toute petite lorsque sa vie a basculé. Sa mère fut arrêtée sous ses yeux, l'obligeant alors à découvrir un « monde insensé aux règles implacables ». Pendant douze ans, Lila va grandir au sein du « Centre » qui lui sert à la fois « de maison, de prison, de cocon ». Elle y est d'abord attachée par des sangles, calmée par des injections de médicaments.

La gamine y apprend à marcher, à lire. Y reçoit les visites du directeur, M. Kauffmann, qui converse avec elle, l'appelle « fillette » et lui offre des cadeaux à chacun de ses anniversaires – une boussole ou un dictionnaire qui lui seront plus tard bien utiles –, avant d'être remplacé par un certain Fernand Jublin. Nous sommes dans un temps futur où des « gramabooks » avec un écran vierge sur lequel s'inscrit un texte de votre choix ont remplacé les livres aux pages imprimées, indélébiles, qu'il faut par hygiène manipuler avec des gants, quand ils ne sont pas interdits. Les décisions sont prises par une Commission où siègent des « étroits ». Le ministère de la Santé préconise aux femmes deux orgasmes par semaine « pour un bon équilibre ». De l'autre côté de la frontière, on sait qu'il existe la « Zone », territoire peuplé de drogués et de freaks où le Dr Versalius, « médecin, philanthrope, proxénète, producteur de spectacles et directeur de cirque, ami des monstres et des disgraciés, comme il se plaît à le dire lui-même dans les publicités qu'il diffuse sur la Toile », pilote une étrange « Fondation »...

Blandine Le Callet parvient à faire partager au lecteur les interrogations d'une Lila qui n'a jamais oublié que sa mère la berçait en lui chantant *Summertime* de Gershwin. Adolescente puis jeune femme, Lila essaye de se plier aux règles, de faire croire qu'elle est une fille sans histoire. Après son long séjour au Centre, nous la suivons ensuite lorsqu'elle obtient un poste de numérisation de documents papier, qu'elle tombe sous le charme de Milo Templeton, le directeur du service de numérisation...

Sombre bien que traversé d'éclats de lumière, *La ballade de Lila K* évoque bien entendu le 1984 d'Orwell. Et prouve surtout que Blandine Le Callet n'a pas fini de nous étonner.

ALEXANDRE FILLON

Blandine Le Callet
La ballade de Lila K
STOCK

TIRAGE : 50 000 EX.
PRIX : 21,50 EUROS, 394 P.
ISBN : 978-2-234-06482-9
SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE

18 AOÛT > ROMAN France

L'enfer du décor

Virginie Despentes signe un retour explosif avec *Apocalypse Bébé*, thriller social où deux détectives privées suivent les pas d'une fugueuse adolescente et se perdent dans le dédale d'une vérité infernale.



Jusqu'à trente ans, Lucie est libre comme l'air, mobile, changeant sans cesse de boulot : « L'instabilité était une richesse, une occasion de découvrir comment les choses fonctionnent, en coulisse. » L'ennui n'existait pas, les contrats s'enchaînaient sans qu'elle eût à se soucier du lendemain. Passé trente ans, pas d'un coup mais sournoisement, à un moment flou et incertain, l'énergie s'est ta-

rie : le travail est le même et le salaire aussi. Lucie sait qu'elle ne retrouvera pas d'employeur de sitôt car que vaut une femme mûre sans qualification. Lucie est détective privée et se cantonne aux petites affaires : en ce moment, elle surveille une ado, fille unique de François Galtan, « grand écrivain » sur la touche, et élevée par sa grand-mère paternelle lorsque sa mère l'a abandonnée. Violente, nymphomane, droguée, Valentine est problématique (elle terrorise entre autres la énième femme de son père), mais jusque-là la mission est sans trop grande difficulté : Lucie doit être discrète et rédiger les rapports sur les frasques de la rebelle. Et puis un jour tout bascule. Valentine disparaît. Kidnapée, en fuite ? Les Galtan sont riches et puissants et proposent une grosse prime pour qu'on la retrouve au plus vite. Loin d'être délestée de l'affaire, Lucie se voit confier cette mission impossible. Elle est désemparée. Ses collègues lui conseillent de faire appel à la Hyène dont les disparitions sont la spécialité : « *La Hyène, c'est du tragique pur, quand tu l'approches de près, tu sais vraiment ce que c'est que la solitude, la tristesse et l'inaptitude.* » Apparaît cet être énigmatique et androgyne, longue femme à la poigne de fer et à l'homosexualité revendiquée. Voilà la narratrice flanquée d'une coéquipière de choc sur les pas de la fugitive. Première piste : la mère de Valentine. La banlieue où habite encore sa famille d'origine immigrée du Maghreb, puis Barcelone où la génitrice de la fugueuse a refait sa vie. L'enquête va plonger ces Starsky et Hutch au féminin et légèrement décatés dans une réalité qui les dépasse – un véritable « enfer » du décor – et faire explorer à Lucie des voies insoupçonnées.

Si Virginie Despentes fait des films (elle est actuellement en cours de tournage de *Bye Bye Blondie* (Grasset, 2004) avec Béatrice Dalle et Emmanuelle Béart, et on se souvient du très trash *Baise-moi* adapté de son roman éponyme, paru chez le même éditeur en 1999), quand elle écrit, l'auteure est auteure. Et *Apocalypse Bébé* n'a rien d'un scénario de road-movie mais est un roman où le rôle principal est tenu par la langue. Une langue âpre, argotique, scandée par les émotions de personnages formidablement bien campés : la narratrice, détective paumée, a une voix d'une justesse bouleversante. Chez Despentes, le sens de la provocation ne se déploie pas juste pour amuser la galerie ou le salon, il n'est que le symptôme d'une sensibilité à vif servie par une lucidité décapante.

SEAN JAMES ROSE

Virginie Despentes
Apocalypse Bébé
GRASSET

TIRAGE : 30 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 352 P.
ISBN : 978-2-246-77171-5
SORTIE : 18 AOÛT

26 AOÛT > ROMAN France

Brelan de dames



Outre d'identiques yeux gris, les sœurs Brelan ont trois habitudes : « *S'accorder d'un coup d'œil, se taire au même moment et parler toutes à la fois.* » Les héroïnes du nouveau roman de François Vallejo sont au nombre de

trois, elles se prénomment Marthe, Sabine et Judith – précisons qu'il y a sept ans entre l'aînée et la cadette.

Orphelines, les demoiselles regardent d'un sale œil leur tante Rosie qui cherche à exercer sa tutelle sur ses nièces. D'autant que Marthe vient tout juste d'être majeure. Ce qu'elles veulent, les sœurs Brelan, elles le répètent avec aplomb devant le conseil de famille, c'est se débrouiller seules.

Décédé à quarante-trois ans, leur père leur a laissé une Monasix rouge bordeaux, automobile démodée à l'orée des années 1950, et une maison de six chambres alignées le long d'un couloir. Autour d'elles, il y a certes grand-mère Madeleine qui a connu « *l'époque des chevaux, des fiacres dans Paris* ».

Puisque Sabine et Judith n'ont pas encore de revenus, de métier, Marthe va avoir du mal à continuer ses études de droit. Et travailler dans le cabinet d'architectes dont papa, « *idéaliste de l'urbanisme* », détenait des parts. Le lecteur, lui, entre de plain-pied dans une bien étrange famille. Il ne se lassera pas de remonter le fil du temps. De faire un détour dans le sanatorium de Dreux où Marthe, « *malade au milieu des malades* », soigne une tuberculose et fait la connaissance de Charles Coutelle. De filer à Berlin, après l'édification du Mur, lorsque Sabine y épouse un riche entrepreneur local du nom de Markus Schlegel. Il se retrouvera aussi derrière l'enceinte de Fleury-Mérogis avec une Judith résolue à soulager la misère des prisonniers – celle-ci tombant amoureuse du dénommé Martin Baléares, dernier d'une fratrie de sept, jugé à Versailles pour viol et meurtres...

L'auteur de *Groom* (Viviane Hamy 2003, repris en Points) et *d'Ouest* (Viviane Hamy 2006, repris en Points) se montre ici encore un conteur alerte. Vallejo s'y entend comme jamais pour faire évoluer des personnages attachants, allier fantaisie et gravité.

AL. F.



François Vallejo

François Vallejo
Les sœurs Brelan
VIVIANE HAMY

TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 286 P.
ISBN : 978-2-87558-320-5
SORTIE : 26 AOÛT



Virginie Despentes

JEAN-LUC BERTINI/GRASSET

19 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Seul contre tous

Du Vietnam au Mississippi, un homme tente de se reconstruire.



Jim Lamar est le seul à s'en être sorti vivant. Le seul parmi tous ces soldats qu'il a coudoyés au Vietnam et avec qui se sont tissés les liens d'une fraternité que ne peuvent comprendre que ceux qui sont passés par là. Vivant certes, mais pour ce qui est du

mental, il n'effacera jamais ce qu'il a vu, ce qu'il a dû faire. Rapatrié au pays, Jim aurait dû regagner sa ferme de Stanford, dans le Missouri, sur les rives du Mississippi, où l'attendaient ses vieux parents. Il aurait pu. Il en mourait d'envie. Mais il avait peur, aussi, du regard des autres, de devenir un vétéran condamné à répéter le récit de ses exploits *ad nauseam*. Et puis, il avait un serment à respecter : aller voir les familles de ses trois potes, tués dans un attentat, pour les aider à faire leur deuil. Du coup, lorsqu'il rentre aux Etats-Unis, Jim ne donne de nouvelles à personne. Il mettra 13 ans, se fixant ici ou là, aimant même, tout en sachant qu'il repartirait fatalement. Et puis il est revenu au bercail. A Stanford, trou perdu sur les bords du grand fleuve, où la religion, le racisme, la xénophobie, le soupçon sont toujours les valeurs cardinales. Mais, en 13 ans, il s'est passé bien des choses. Les parents Lamar sont morts, minés par le chagrin. Leurs terres ont été accaparées par leurs voisins, qui en

ont profité, ensuite, pour piller, ravager la ferme, espérant secrètement que l'héritier ne reviendrait jamais. Oui mais voilà, *Jim is back*. Seul, en catimini, dans son vieux pick-up. Il s'enferme dans sa maison, commence à la restaurer. Sauvage, il préfère la nature à l'homme et ne fréquente personne. Sauf le jeune Billy Brentwood, 13 ans, le narrateur. Descendant d'une famille de fermiers, mais qui se sait différent et nourrit d'autres aspirations : il quittera Stanford pour devenir enseignant à Minneapolis, et écrivain. Billy, lui, parviendra à apprivoiser Jimmy, qui finira par lui parler, raconter toute son histoire. Ils se lieront d'une belle amitié, alors que de sombres menaces planent au-dessus de la tête de l'enfant prodigue qui inquiète ses concitoyens, leur fait peur, parce qu'il les renvoie face à leur méchanceté, à leur culpabilité...

Le retour de Jim Lamar est un premier roman mature et grave, qui fait preuve d'une belle originalité. L'atmosphère de ce petit bout d'Amérique sur les bords du Mississippi est bien rendue, moite, oppressante, inquiétante. Mais **Lionel Salaün** a préféré se concentrer sur la longue confession de Jimmy à Billy, au cours d'un été que le garçon n'oubliera jamais.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Lionel Salaün

Le retour de Jim Lamar

LIANA LEVI

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 242 P.

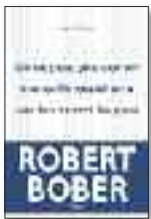
ISBN : 978-2-86746-550-5

SORTIE : 19 AOÛT

26 AOÛT > ROMAN France

Les rendez-vous de Paris

Le nouveau roman de Robert Bober, décrit le Paris des années 1960.



Bernard Appelbam est un piéton de Paris connaissant le nom et l'emplacement de chaque commerce du boulevard Saint-Martin. Le narrateur de Robert Bober est né dans une famille qui vient de Pologne. Son père est mort quand il avait deux ans, en juillet 1942. Lui habite le XI^e arrondissement avec sa mère et son petit frère. A Belleville, en ce début des années 1960, le jeune Bernard va être amené à faire de la figuration dans un film de François Truffaut. Robert, qu'il recroise aux hasards des rues, a été deux ans de suite son moniteur en colonie de vacances à Tarnos, dans les Landes. Il est depuis devenu l'assistant du réalisateur des *Quatre cents coups*, prend à son intention des photos de lieux encore dans leur jus. Le travail demandé à Bernard : « *T'es assis à une table et tu bois un verre... Mais c'est pas tout de suite, ça sera vers la fin avril ou début mai* », lui explique simplement Robert.

Le jour J, cela sera l'occasion de revoir Laura dont

il était tombé amoureux au moment de la colonie. Elle ne l'a pas oublié, travaille désormais chez Brentano's, la librairie anglo-américaine de l'avenue de l'Opéra. Leurs baisers de cinéma seront hélas coupés au montage. *Jules et Jim*, Bernard ira le voir en salles avec sa mère. Laquelle lui parlera alors enfin de ce qu'il n'aurait pas dit à son père et à Leizer, ami d'enfance rescapé d'Auschwitz et décédé dans l'accident d'avion qui mit aussi fin aux jours de Marcel Cerdan...

Robert Bober écrit sans chichi, sans pathos. *On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux*, qui tient son titre d'un poème de Pierre Reverdy, fait revivre une époque et un Paris aujourd'hui disparu – celui photographié par Robert Doisneau et croqué par Robert Giraud – à mesure que l'on y suit pas à pas un attachant jeune homme à la recherche de l'amour et de ses racines.

AL. F.

Robert Bober

On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux
P.O.L

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-8180-0606-1

SORTIE : 26 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN France

Amélie et le soldat XXXL



« *Ce matin-là, je reçus une lettre d'un genre nouveau.* » Ainsi commence le livre de rentrée 2010 d'Amélie Nothomb. Elle traite d'un genre qu'elle connaît bien : la correspondance. Amélie consacre une part de son

temps à cet exercice avec certains de ses nombreux lecteurs — des inconnus dont elle fait drôlement et affectueusement la typologie au cours de ce roman, qui en est bien un malgré les apparences.

La lettre vient d'un soldat américain à Bagdad, lecteur inattendu d'Amélie, consciente d'être quasi confidentielle outre-Atlantique. Nous sommes au début de la présidence Obama. L'homme espère rentrer au pays. Comme de nombreux soldats des Etats-Unis en Irak, il souffre d'une obésité malade, en permanente expansion, liée à l'angoisse des attentats, à la mauvaise conscience engendrée par le sale boulot de la répression et à l'enfermement dans les règles de sécurité.



Peu à peu, Amélie se lie au soldat Mapple et à ses camarades obèses, les XXXL. Pour offrir une issue, elle suggère à Mapple de pratiquer sur lui-même le « body art ». Ces variations toujours justes sur la boulimie, la solitude et l'enfermement claustral dans une monomanie (qui peut-être la bouffe aussi bien que l'Internet) alternent avec les interrogations d'Amélie. Qu'exprime son addiction à la correspondance, ce rapport complexe à autrui ? « *Je suis cet être poreux à qui les gens font jouer un rôle écrasant dans leur vie.* » Mais cet « être poreux » masque un autre être problématique, son principal tracassin : elle-même.

Brusquement XXXL cesse d'écrire. Amélie, déconcertée, tente de le retrouver. Le lecteur n'est pas au bout de ses surprises. Et l'élégance classique du Nothomb 2010 montre que la

correspondance a de beaux jours devant elle au pays de Mme de Sévigné et de *La princesse de Clèves*.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY

Amélie Nothomb

Une forme de vie
ALBIN MICHEL

TIRAGE : 220 000 EX.

PRIX : 15,90 EUROS ; 180 P.

ISBN : 978-2-226-21517-8

SORTIE : 19 AOÛT

9 SEPTEMBRE > ROMAN France

Un crime si parfait...

Max et Jerry sont frères. Ils ne se sont pas revus depuis vingt ans. S'ils se retrouvent c'est pour enlever la fille du patron de Max. Voici la quintessence d'un thriller en 144 pages. Signé Yves Ravey.



Max est comptable de l'entreprise Pourcelot, emboutissage en tous genres. Il a un faible pour la fille du patron, Samantha. A défaut de pouvoir caresser la belle, il caresse au moins un projet : l'enlever. Plan bien romanesque pour un comptable. Aussi Max compense-t-il cette fougue en se fixant un objectif pragmatique : il enlèvera Samantha, certes, mais ce sera contre une rançon extorquée au très antipathique Salomon Pourcelot, père de la jeune femme ; employeur peu recommandable, de surcroît.

L'affaire se déroule près de la Suisse, à la saison des neiges, ce qui permet à Yves Ravey d'imposer dès les premières lignes son art de l'épure avec une économie qui tient de la tragédie autant que de la comédie. Il suffit d'un mot pour que la machine broie du noir ou produise, au contraire, la blancheur éclatante du rire. Avec une grande maîtrise, Ravey alterne l'éclairage. Jusqu'à la conclusion, le lecteur hésite entre les deux couleurs. Ce qui relance le suspense. Les treize dernières lignes fixent définitivement le ton, comme on fixe une photo. Mais à chacun de les découvrir. C'est l'un des plaisirs de ce texte.

HELENE BONBERGER/EDITIONS DE MINUIT



Max a un frère aîné qui s'appelle Jerry. Ils ne se sont pas vus depuis vingt ans. Pour apporter son aide technique à l'enlèvement (et s'adjuger une part de la rançon), Jerry surgit à la frontière suisse, côté pentes et forêts. Il franchit celle-ci par le blanc : son frère et lui sont de bons skieurs. Ce retour en fraude s'explique par le noir qui recouvre les vingt années d'absence de Jerry. Il suffit de savoir que Jerry a longuement séjourné en Afghanistan. Pour quoi faire ? Max – qui est le narrateur – ne nous le dira

jamais. En tout cas, Jerry sait très bien comment on gère un rapt, comment on braque et comment on utilise la logistique d'un réseau dormant qui se réveille pour l'occasion.

Au détour d'une ligne, on apprend que Max et Jerry se nomment Capucin. Le lecteur pensera peut-être que tout cela c'est pour rire. Max et Jerry Capucin ravissant Samantha Pourcelot à M. Salomon, son père, en échange de cinq cent mille euros... Ce serait « Max et les emboutisseurs » après *Max et les ferrailleurs* ? Pas si sûr. Imaginez, par exemple, que Samantha soit en proie au syndrome de Stockholm et trouve du charme à la froide brute tueuse qu'est Jerry plutôt qu'au cerveau comptable qu'est ce cher Max ? Imaginez encore que les deux frères ne soient pas si d'accord qu'il n'y paraît sur l'emploi de la rançon ?

Rassurez-vous, si Max est le narrateur du roman, c'est que Max a survécu. Son crime est parfaitement réussi, impeccable jusqu'au bout. Pensez-vous, pour autant, que Ravey soit un immoraliste et que chez lui le crime paie ? C'est que vous ne savez pas encore en quoi le crime de Max est parfait, trop parfait. Si parfait...

En cent quarante-quatre pages, Yves Ravey signe un thriller admirablement stylisé. On peut penser à Hitchcock ou au *Samourai* de Melville. C'est dire. J.-M. M.

Yves Ravey
Enlèvement avec rançon
MINUIT

TIRAGE : 5 500 EX.
PRIX : 13,50 EUROS ; 144 P.
ISBN : 978-2-7073-2125-1
SORTIE : 9 SEPTEMBRE

18 AOÛT > ROMAN France

Un autre monde

Traducteur et éditeur, **Claro** débarque chez Actes Sud avec un épais et ambieux roman, *CosmoZ*.



Claro, c'est un peu le mouvement perpétuel. Le bonhomme semble ne jamais s'arrêter, ne jamais dormir, ne jamais fléchir. On ne compte plus ses traductions (de William Vollmann, Mark Danielewski ou Thomas Pynchon), les romans singuliers qu'il publie dans

sa collection « Lot 49 » au Cherche Midi (où il a fait découvrir Richard Powers, Brian Evenson sans oublier le récent *Oméga mineur* de Paul Verhaeghen), ses activités de blogueur sur son site dit du Clavier cannibale (<http://towardgrace.blogspot.com>). Sans même parler de ses interventions caustiques et fréquentes sur sa page Facebook où il ne se montre jamais avare de bons mots ! Pour couronner le tout, voilà que s'annonce à nouveau en librairie le Claro écrivain-expérimenteur. Lequel

n'a pas fait les choses à moitié et propose, cette fois sous casaque Actes Sud, l'imposant *CosmoZ* commencé en janvier 2005 et achevé en février 2010. Au cœur de ce pavé plein de bruits et de fureur, on trouvera la figure légendaire d'un certain L. Frank Baum qui faisait « tomber les ombres ». D'abord quinquancier puis fondateur d'un cirque, ledit Baum fit surtout sensation en 1900. Lorsqu'il publia un roman appelé à devenir un classique traversant les âges, *Le magicien d'Oz*, adapté ensuite à l'écran avec succès par Victor Fleming avec Judy Garland.

Claro s'essaye ici, on le comprend bien vite, à une variation autour d'Oz et de son créateur. Après avoir attaché sa ceinture, le lecteur pourra y suivre plusieurs destins. Ceux de Dorothy, petite fille du Kansa élevée au milieu des grandes plaines grises, et d'Eizik et Avram, jumeaux de 93 cm, natifs du pays des Munchkins, Munchkinland. D'Oscar Crow dit l'Épouvantail, « *moulin à gestes et à paroles* », et de Nick Chopper, l'ancien bûcheron blessé gravement par un obus sur

le champ de bataille en 14-18. Du Lion Poltron, du chien Toto et d'Elfeba pour qui, à dix-sept ans, « *nager c'est déjà voler* », la fille d'un ancien pilote fétiche de la RAF. Surtout, ne pas craindre tornades et enchantements, voyages en nacelle ou en cube de bois, détours par l'Europe ou les Etats-Unis...

Capitaine d'une odyssée décidément peu banale, Claro remonte le début du siècle dernier tambour battant. Décrit en 4^e de couverture par son éditeur comme une « *anti-féerie* », *CosmoZ* est avant tout une expérience littéraire où le lecteur, qui a pris le parti de rester cramponné à son fauteuil, écarquille sans cesse les yeux. Amateurs de lignes droites s'abstenir. Les fans de labyrinthes étant quant à eux les bienvenus à bord de l'ovni. Attention, la séance va commencer ! AL. F.

Claro
CosmoZ
ACTES SUD

TIRAGE : 6000 EX.
PRIX : 22,80 EUROS ; 496 P.
ISBN : 978-2-7427-9319-8
SORTIE : 18 AOÛT

19 AOÛT > PREMIER ROMAN France

L'enfant du placard

Un amour impossible, sur fond de faits divers à glacer les sangs.



Tout commence par un fait-divers ancien, mais si inhumain que personne, dans la petite station alpine de Soulx, n'a pu l'oublier. Il y a huit ans, on a retrouvé un jeune homme de 24 ans, qui avait passé toute sa vie enfermé dans un placard de la ferme familiale. Pour se venger, il avait assassiné ses parents. Les journaux en avaient beaucoup parlé, puis une chape de silence était retombée sur Paul K., resté vivre en solitaire dans sa maison et refusant obstinément d'en sortir. Pour les habitants du village, cette attitude de renoncement au monde en a fait, un peu malgré lui, une sorte de gourou local auprès de qui ils viennent chercher du réconfort. En échange de quoi la collectivité s'occupe de lui, et Emma, si myope qu'elle en est presque aveugle,oureuse de Paul en secret, vient chaque jour le voir et le ravitailler.

Tout ceci aurait pu continuer si une Parisienne, la narratrice, une jeune scénariste un peu actrice que ses proches surnomment « Péril rouge », n'était pas venue passer une semaine de ski à Soulx, en compagnie de cousins avec lesquels, à part Charlus, elle n'a guère d'atomes crochus. Naturellement, dès son arrivée l'histoire lui revient en mémoire, et elle

ne peut empêcher l'irrépressible désir de rencontrer Paul. Au prix d'une escalade acrobatique, elle monte jusqu'à sa maison. Et, alors qu'elle s'attendait à tomber sur un petit être chétif et renfermé, elle se trouve face à un beau jeune homme doux et accueillant, attentif aux autres, qui les aide à être en paix avec eux-mêmes. Sans se l'avouer tout de suite, elle tombe illico amoureuse du garçon, lequel ne semble pas non plus insensible à son charme, même si tout les sépare. Elle se donne alors une semaine pour le conquérir, l'amener à s'ouvrir au monde extérieur, exploit que personne jusqu'à présent n'a réussi. Mais, justifiant son surnom, Péril rouge va déclencher une série de catastrophes qu'on laissera au lecteur le soin de découvrir.

Scénariste pour le cinéma, **Noémie de Lapparent** signe avec *Bons baisers de la montagne* une espèce de petit bijou. Variation sur le thème de l'amour impossible, un premier roman sensible et enlevé, où la présence de la montagne est très prégnante. Les personnages ont de la densité, de l'épaisseur dans leurs silences, qui contrastent avec l'atmosphère superficielle de la famille de jeunes vacanciers.

J.-C. P.

Noémie de Lapparent

Bons baisers de la montagne

JULLIARD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 204 P.

ISBN : 978-2-260-01829-2

SORTIE : 19 AOÛT

26 AOÛT > ROMAN France

Des voyageurs sur le départ

De la Roumanie à la Champagne, au soir de sa vie, les souvenirs d'un vieil homme, de ses exils, au menu du très beau deuxième roman de **Jean Mattern**.



Quelque part en Champagne, de nos jours, un homme va mourir. D'une de ces maladies qu'appelle la vieillesse, après avoir survécu à un siècle jeune et dangereux. Cet homme aura passé sa vie, celle des siens, à jouer à saute-frontières, à se protéger des orages de fer, à s'en aller. Né dans la plaine du Danube, dans la province du Banat, à Temesvar, Roumanie, devenue par la mauvaise grâce de l'histoire Timisoara, il quitte en 1944 son pays, sa famille, ses voisins roumains, serbes, hongrois ou souabes et surtout sa jeunesse, son meilleur ami Stefan, leurs parties de patinage, pour un exil infini. L'un terminera à Honolulu, l'autre à Bar-sur-Aube. Quelle différence cela fait-il, tant l'exil, toujours, a le même visage ? Pour le narrateur, ce sera

aussi celui de sa femme, Zsuzsanna (rebaptisée Suzanne pour les commodités de l'état civil français), une Hongroise réfugiée à Paris après les événements de 1956. Ce sera surtout celui d'un enfant perdu, leur fille aînée disparue tragiquement durant son adolescence. Il n'est d'autre exil que de soi-même...

Cette histoire de voyageurs sur le départ est celle de *De lait et de miel*, le deuxième roman de Jean Mattern qui, après un inaugural et prometteur *Les bains de Kiraly* (Sabine Wespieser, 2008, déjà traduit dans sept langues), confirme ici avec cette bouleversante adresse au père toute la richesse et la gravité de son talent. Au bruit et à la fureur du siècle, il oppose une musique qui pourrait être de chambre close où douceur et douleur se répondent. Un homme va mourir, les devoirs d'un fils sont parfois de mémoire.

OLIVIER MONY

Jean Mattern

De lait et de miel
SABINE WESPIESER

TIRAGE : 6 500 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-84805-086-7

SORTIE : 26 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN France

Quatre saisons précaires



Eté, Automne, Hiver, Printemps. *Intermittences*, le deuxième roman de **Celia Levi** (28 ans) se présente comme le journal d'un jeune artiste qui s'efforce d'obtenir le statut d'intermittent du spectacle (507 heures

d'emploi). L'indemnité chômage lui permettrait de se consacrer à la peinture sans dépendre de l'argent que verserait le père de Pauline, sa compagne. Il s'échine à décrocher un emploi de figurant dans des tournages. Il y reçoit le plus souvent un rôle de broker ou de jeune cadre bancaire... Car c'est un garçon sage. Ses tractations avec l'Assedic – dignes d'un roman bureaucratique russe – sont un

DR/TRISTRAM



Celia Levi

crescendo d'absurdités. Mais il y a aussi Pauline, qui semble pour le moins « à l'ouest ». Celle-ci cherche des semaines durant son chat Belzébuth qui a fugué dans le quartier. Cette quête obsessionnelle entraîne le narrateur dans un milieu de clochards mystiques pour lesquels il n'a guère de sympathie. Apparemment conformiste, l'aspirant à l'intermittence est très soucieux d'ordre, de rigueur et de bonne volonté – qu'il s'agisse d'obéir aux injonctions délirantes de l'Assedic ou de consentir aux lubies de Pauline.

On pourrait croire à un roman sur le travail ou à une satire sociale. Ce serait sans compter avec le contrepoint que Celia Levi développe de manière toujours plus prenante entre le jeune homme et sa fascination pour les œuvres de Soutine, notamment *La folle*. L'analyse de la peinture, l'art de la description (l'architecture urbaine autant que les visages) rendent à la réalité sa force surréelle. Il n'y a pas, chez Celia Levi, de faits divers.

J.-M. M.

Celia Levi

Intermittences
TRISTRAM

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 14 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-907681-83-4

SORTIE : 19 AOÛT

2 SEPTEMBRE > ROMAN Algérie

Faut-il détruire Carthago ?

Salim Bachi réinterprète à sa façon le conte de Sindbad.



Salim Bachi est de ces écrivains marqués par leurs lectures, et qui semblent évoluer toujours au sein d'un même univers. En l'occurrence celui des grands mythes et contes nés dans le bassin méditerranéen depuis l'Antiquité, mais revus à sa manière, mélange d'érudition et de causticité, et selon sa propre parodie. Son premier roman, paru chez Gallimard en 2001, ne s'appelait-il pas *Le chien d'Ulysse* ?

Justement, ici, Ulysse – alias Personne, ou encore l'un des Sept Dormants – revient, accompagné de Chien, un vieux molosse inquiétant, qui a tout de Cerbere. Et aborde à Carthago, capitale sinistrée d'une Algérie mise en coupe réglée par un certain Chafouin I^{er}, meilleur ami du président français Kaposi. Dans la satire, le bon goût est rarement de mise... Ce malheureux pays, loin d'en avoir fini avec les guerres après 1962, en a connu bien d'autres, encore plus cruelles si possible, parce que répétées et fratricides, où les islamistes et la soldatesque aux ordres du pouvoir (dont les sinistres « ninjas ») ont remplacé les soldats étrangers.

Bachi ne mâche pas ses mots lorsqu'il traite de l'Algérie. Il n'est pas non plus très tendre avec la France où, pourtant, nombre de ses compatriotes dont beaucoup d'intellectuels vivent et peuvent s'exprimer librement. « *La France*, écrit-il, *ce sont les balayeurs du matin, les ramasse-*



JACQUE SASSIER/GALLIMARD

merde de ces toutous que promènent des mémés, les Bengalis des cuisines que l'on ne remarque jamais [...], les Algériens haïs parce qu'ils ont osé sortir de la nuit coloniale [...], les Vietnamiens et les Chinois entassés dans un arrondissement de la ville au chiffre du malheur »...

Une grande partie du roman est consacrée à la

relation des tribulations du jeune Sindbad actuel, lointain descendant de l'autre, immigrant sans-papiers qui finira par regagner son port d'attache. Non sans être passé par Gozo, dans l'archipel maltais et l'Italie, de la Calabre (où il tombe fou amoureux de Vitalia, la jeune épouse d'un *capo* de la N'drangheta – ce qui n'est guère prudent) à la Sicile (où il la retrouve pour son malheur), puis à Rome où, pensionnaire d'une villa Médicis caricaturale dirigée par le peintre Balto, il se livre à des folies de son corps avec Giovanna. Ils feront même un tour en Syrie, puis Sindbad vivra un temps à Paris une bohème rétro, de Montparnasse à Montmartre. A ses récits faits à Ulysse se mêlent quelques vantardises érotiques, des épisodes du conte du Sindbad d'origine, et aussi une comparaison hasardeuse entre les Français et les Romains de l'Antiquité, colonisant puis détruisant Carthago... Au passage, ce n'est pas Hadrien – que Salim Bachi poursuit d'une inexplicable vindicte – qui construisit le Panthéon de Rome, mais Marcus Agrippa sur ordre de son beau-père l'empereur Auguste. Plus tard, Hadrien le reconstruisit, l'agrandit et l'embellit seulement.

Bachi a de la verve, une solide culture, et des opinions bien tranchées. C'est son droit. Son livre est aussi foutraque que brillant. Il peut plaire et agacer à la fois.

J.-C. P.

Salim Bachi

Amours et aventures de Sindbad le Marin

GALLIMARD

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 17,90 EUROS ; 272 P.

ISBN : 978-2-07-012538-8

SORTIE : 2 SEPTEMBRE

26 AOÛT > ROMAN France

La cantatrice aphone

Une chanteuse lyrique au chômage, un locataire gabonais et une maison hostile, un premier roman tragi-comique de Violaine Schwartz.



A la suite d'un trou de mémoire lors d'une représentation de *Carmen*, où elle tenait le rôle-titre, une chanteuse lyrique se retrouve sans voix, sans engagement, mais au foyer avec un bébé dans un grand pavillon de banlieue en pierres meulières avec jardin, louée à la famille de son mari. En vue d'une hypothétique audition, elle apprend la partition de l'amante abandonnée dans *La voix humaine*, le drame téléphonique de Jean Cocteau et Poulenc, tout en essayant de trouver ses marques dans « *la maison du bonheur* », comme l'ont qualifiée les propriétaires qui ont laissé quelques affaires et des conseils d'entretien.

Insidieusement, les choses se dégradent : fuites d'eau, pucerons sur le précieux rosier blanc, odeurs d'humidité et surtout manque d'argent, même si le mari, lui, part travailler tous les matins. D'où la décision de sous-louer une chambre à un Congolais, policier, en stage loin de son pays.

Dans les « *rues venteuses* », la cantatrice en chômage pratique la *récup'* assidue d'objets abandonnés sur le trottoir : poussette, téléphone, pied de parasol et même... cercueil. Et s'installe dans « *la bohème de misère* », prise au piège de journées déstructurées, sans armatures, où les vocalises restent désespérément coincées dans la gorge. On sourit souvent, surtout au début quand arrivent les premiers signes de la sortie de route : transformer une pièce inoccupée en boîte aux lettres géante, en glissant les lettres indésirables sous la porte, emmailloter « *la petite* » dans un sac-poubelle pour la protéger du

courant d'air sur le chemin de la garderie... mais de plus en plus souvent aussi, surviennent les malaises, la « *tête qui part en arrière* ». Si bien qu'on ne sait plus trop ce qui, dans ce soliloque à la deuxième personne, tient de l'auto-exhortation, d'une banale et réconfortante méthode Coué et ce qui relève d'un dérèglement paranoïaque.

Premier roman d'une comédienne et cantatrice, *La tête en arrière* raconte avec ironie la fragilité de l'artiste, la précarité de sa vie, la rapidité du dévissage, mais aussi les coulisses d'un milieu cruel, à l'image de cette terrible soirée à l'Opéra de Paris à laquelle la chanteuse reléguée a été invitée pour assister à *La flûte enchantée* et qui tourne à la déroute.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Violaine Schwartz

La tête en arrière

POL

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 188 P.

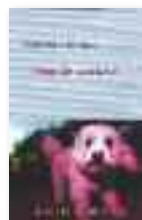
ISBN : 978-2-8180-0298-8

SORTIE : 26 AOÛT

2 SEPTEMBRE > ROMAN France

Maman très chère

Dominique Zehrfuss publie son premier livre, récit vrai et rageur d'une enfance dévastée.



Evoquant voici trois ans Patrick Modiano dans les pages du *Figaro*, François Nourissier écrivait : « Pour moi, c'est aussi le mari de la petite Dominique, que j'ai rencontrée enfant, car je connaissais ses parents, Simone et Bernard Zehrfuss, qui fut l'un des plus grands architectes français. » La petite Dominique n'a pas grandi. L'enfance lui colle aux souvenirs comme le sparadrap du capitaine Haddock. Pour s'en débarrasser, elle a fait ce qu'il convient : écrire un livre. Cela s'intitule *Peau de caniche* ; c'est un bijou, chic et austère comme ceux qu'autrefois son auteur dessinait parcimonieusement pour quelques boutiques du quartier du Luxembourg.

Tout commence à Tunis, après-guerre. Un homme auréolé de gloire, de talents, de femmes (Consuelo de Saint-Exupéry se jette à sa tête) rencontre une très belle dame dans les jardins d'Hammamet. Simone de Beauvoir, qui passait par là, dira qu'elle avait deviné leur amour. Soit.

L'un enlève l'autre, les deux traversent la Méditerranée, s'installent à Paris et ont une fille. Fin de l'histoire, début du roman noir. Il y avait un père donc, qui concevait le Cnit de La Défense ou le stade Charlety. Une mère aussi, exagérée, folle, entre celle des *Parents terribles* et la Joan Crawford de *Maman très chère*. Et une enfant qui n'a que le droit de ne pas l'être, d'être un chien savant, un caniche, quand passent les jours et les années, les gouvernantes, Bourguiba, l'Italie ou le Colorado, que se confondent douleur et langueur.

Dominique Zehrfuss (dont on ne connaissait jusqu'ici que les belles illustrations pour trois albums de son mari, les deux aventures de Choura – encore un chien – chez Gallimard et *28 paradis* chez L'Olivier) écrit ce désastre, en noir et blanc et phrases courtes, sèches, lâchées comme malgré soi. Son paysage est désolé. Nous aussi. C'est pourquoi nous adopterons sans tarder ce caniche, ce chien perdu sans collier.

O. M.

Dominique Zehrfuss
Peau de caniche

MERCURE
DE FRANCE

TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 10,50 EUROS ; 104 P.
ISBN : 978-2-7152-3118-4
SORTIE : 2 SEPTEMBRE

26 AOÛT > ROMAN France

Cold Street



C'est une petite ville du sud des Etats-Unis dans les dernières décennies du XX^e siècle, de ces villes-élastiques qui rappellent fatalement leurs habitants auprès d'elles, aussi loin qu'ils aient prétendu fuir. « *Le genre*

d'endroit où les filles étaient mères avant d'avoir leur permis de conduire. » Vivent là Kerrie qui a passé quatre ans heureux à San Francisco, son mari Markku, un scientifique qui vient de Suède et s'intéresse aux « bestioles », Eddy, le voisin de ce couple à Cold Street, ex-héroïnomanie qui laisse les volets de sa maison toujours fermés, et James Freak, le beau jeune prof aux neuf doigts et aux cheveux blancs comme neige. Et il y a aussi la jeune Lua, la fille de Kerrie et de Markku : Lua et ses petites amours pour gagner quelques dollars, Lua et son amitié pour Eddy, Lua phobique après l'évasion de Popeye « la Grande Araignée » rapportée à la maison par son père... C'est sa voix frondeuse que l'on entend

DR ÉDITIONS VIVIANE HAMY



Cécile Coulon

le plus dans cette histoire écrite par une très jeune (20 ans) Clermontoise, dont ce n'est même pas la première fiction. **Cécile Coulon**, auteure d'un roman, *Le voleur de vie*, et d'un recueil de nouvelles publiés aux éditions Revoir, n'a jamais mis les pieds en Amérique, nous assure son editrice Viviane Hamy mais, visiblement, elle a lu (et vu) les meilleurs classiques, « les grands crus » comme dit son héroïne.

On ne veut pas accabler la jeune romancière sous les références (Carson McCullers, bien sûr), mais on ne peut que louer la maturité de son écriture, son sens des détails et du rythme, jusque dans les choix pointus de la bande-son (Gene Vincent, Alice Cooper, The Ramones...) qui, comme une ballade à la guitare, accompagne les rêves noyés sous le Cherry Coke, les ambitions rabotées par la vie et dont le souvenir déglingue les cœurs.

V. R.

Cécile Coulon

Méfiez-vous des enfants sages

ÉDITIONS
VIVIANE HAMY

TIRAGE : 4 500 EX.
PRIX : 16 EUROS ; 112 P.
ISBN : 978-2-87858-332-8
SORTIE : 26 AOÛT

25 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Prénom Carmen

Premier roman d'une lycéenne, *Pastel fauve* est un huis clos qui marque le passage de l'enfance à l'adolescence avec l'un de ses grands rites : la découverte de l'amour.



Dans la famille Bramly, on demande la fille. Benjamine de la rentrée littéraire, **Carmen Bramly**, quinze ans, a des parents écrivains. Serge, son père, a notamment reçu le prix Interallié pour *Le premier principe, le second principe* (Lattès 2008, repris au Livre de poche).

Marine, sa mère, a été découverte avec un premier roman plus que prometteur, *Festin de miettes* (Lattès 2008, repris au Livre de poche).

Dédié à « mes amis passés, présents, futurs » et au chanteur Pete Doherty que l'on verra évoqué dans ces pages, le coup d'essai de Carmen se déroule à Bréhat à la fin de l'année 2010. Elève à Fénelon, Paloma, quatorze ans, a les yeux « coca-cola » et au moins un album des « Stones » dans son iPod. Papa fume un « pétard » devant elle depuis qu'elle a cinq ans, prétendument pour soigner son dos. Maman vaporise de l'eau de Cologne dans son soutien-gorge avant de sortir. Paloma veut être actrice et dit qu'elle « joue tout le



temps », que « la vie (l')obsède », que « l'éternité, ça n'existe pas ». Côté cœur, elle en pince pour Pierre et son air de « petit rockeur débraillé ». Bobo du 6^e comme elle, lui a seize ans, « une voix grave, des poils ». Il boit de la vodka à même la bouteille et se verrait bien plus tard dans la peau d'un « intellectuel de gauche avec des idées de droite ». L'adolescente rêve d'une « vraie histoire d'amour, pleine de passion et de ferveur », mais elle a appris à s'endurcir, à refouler ses sentiments...

Energique, intense et tennu, *Pastel fauve* est le premier roman d'une jeune fille d'aujourd'hui. Ecoutez-la, elle a déjà sa propre petite musique. AL F.

Carmen Bramly

Pastel fauve

JC LATTÈS

TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 16 EUROS ; 177 P.
ISBN : 978-2-7096-3570-7
SORTIE : 25 AOÛT

HARRY/C LATTÈS

19 AOÛT > ROMAN Italie

Mourir pour l'Ethiopie ?

Une fable grinçante sur la vanité des entreprises coloniales.



En 1889, l'empereur Ménélik II d'Ethiopie, descendant du roi Salomon, tout juste couronné, concluait avec l'Italie le traité d'Ucciali. A la suite d'autres puissances européennes (Grande-Bretagne, France, Allemagne), la monarchie des Savoie avait dé-

cidé de se lancer dans l'aventure coloniale, de se tailler un morceau d'empire en Afrique, avec l'Ethiopie, considérée comme un protectorat, en guise de tête de pont. Un contingent militaire est envoyé dans le pays, sous le commandement du général Baratieri. Mais Ménélik se rebelle et, en 1896, à Adoua, l'ancienne capitale du Tigré située tout au nord, non loin de la frontière avec l'Erythrée, l'armée italienne subit une cuisante défaite. La première grande défaite d'une armée blanche en Afrique.

C'est ce contexte historique qu'a choisi **Carlo Lucarelli** comme toile de fond pour *La huitième vibration*. Nous sommes en 1896, justement, à Massaua, antique port érythréen sur la mer Rouge. Un contingent de soldats, de pauvres jeunes types enrôlés malgré eux dans toutes les régions de l'Italie rurale, vient de débarquer pour renforcer la garnison. Parmi les recrues, peu aguerries et totalement impréparées à ce qui les attend, Sciortino, un berger sarde au parler incompréhensible que tout

PHILIPPE MATSAS/



Carlo Lucarelli

le monde a tendance à oublier, ou encore Pasolini l'anarchiste. Du côté des civils, on trouve Vittorio Cappa, commis de première classe, un fonctionnaire ripou bien englué dans son marigot, son ami Cristoforo, son cousin Leo et surtout sa femme Cristina, qui vient semer l'émoi chez tous les mâles de la petite colonie, contraints de se contenter, jusque-là, des charmes tarifés et véneneux des beautés locales, comme Aïcha, « la chienne noire ». L'essentiel du roman consiste en scènes de genre, truffées de dialogues qui tentent de rendre compte des nombreux accents ou dialectes italiens représentés à Massaua. Y compris celui, complètement abscons, de Sciortino. En une satire féroce de l'arrogance, de l'incompétence et de la bêtise, tant des fonctionnaires coloniaux que des officiers du contingent, qui les mèneront au désastre d'Adoua, où tous les protagonistes périront, sauf un. On ne dira pas lequel, puisque *La huitième vibration* peut

se lire aussi comme un roman à suspense. Mais la suprême ironie de cette histoire, ce qui donne le plus à réfléchir et sur quoi insiste Lucarelli, c'est que cette calamiteuse expérience n'a en aucun cas calmé les appétits conquérants des Italiens. En 1935, Mussolini fit envahir l'Ethiopie par l'un de ses généraux, Badoglio, qui chassa de son trône le Négus Haïlé Sélassié (lequel s'appelait auparavant le ras Tafari et deviendra l'icône des rastas du monde entier), contraint à l'exil. Victor-Emmanuel III prit même le titre d'empereur d'Ethiopie ! Pendant la guerre, les fascistes italiens exportés en Afrique se conduisirent en barbares, mais les Anglais les chassèrent définitivement et Haïlé Sélassié récupéra son bien en 1941.

Vers la fin du roman, un journaliste, témoin d'Adoua, écrit : « *Nous avons cru nous imposer à quatre bédouins achetés avec de la verroterie et en fait nous sommes allés casser les couilles à l'unique grande puissance africaine, chrétienne, impérialiste et moderne.* » La leçon est crue, mais réelle, et Lucarelli, plutôt auteur de thrillers,

en a fait un roman touffu, complexe, grinçant. Dans l'esprit du grand cinéma italien des années 1970-1980, celui des Risi, Scola et tutti quanti. Ce n'est pas un hasard : Carlo Lucarelli est aussi scénariste et dramaturge. J.-C. P.

Carlo Lucarelli

La huitième vibration

ÉDITIONS MÉTALLIÉ

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR SERGE QUADRUPPANI
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 416 P.
ISBN : 978-2-86424-719-7
SORTIE : 19 AOÛT

18 AOÛT > ROMAN Russie

Extension du domaine de Gromov

Le bibliothécaire est le premier roman traduit en français de **Mikhaïl Elizarov**, lauréat du Russian Booker Prize 2008. Ou comment un obscur auteur prolétarien fait l'objet d'un culte (fou) dans la Russie nostalgique et postsoviétique.



Le narrateur, Alexei – également désigné comme Aliocha, comme il se doit en Russie –, ne prend pas tout de suite la parole. Avant de nous raconter, dans la deuxième partie du *Bibliothécaire*, sa jeunesse, ses études puis son arrivée dans une ville extrême de la Russie profonde, il prend soin de nous offrir les fiches nécessaires pour comprendre l'étonnante histoire dans laquelle il se trouve plongé.

La première partie du livre se présente donc comme un dossier sur l'écrivain (fictif) Dimitri Alexandrovitch Gromov (1910-1981). Ou plutôt sur l'étrange destin posthume de ses livres. Car Gromov fut un obscur auteur de romans prolétariens et kolkhoziens comme en produisait à la chaîne,

aux temps soviétiques, la bureaucratie de l'Union des écrivains. Il aurait sombré dans l'oubli si ses livres n'avaient suscité d'étranges effets chez ses très rares lecteurs après la fin du communisme. Quelque chose comme un miracle : voici que le matérialisme historique déclenche des phénomènes transcendants.

Illuminé, le premier lecteur de Gromov organise un clan gromovien, nommé « bibliothéque » : une secte vouée à la lecture régénératrice des œuvres du maître dont les effets sont stupéfiants sur les déçus du soviétisme et les orphelins de Staline. Très vite, la secte connaît des scissions (comme en connut le bolchevisme) et des luttes inexpiables : épuration, création de bibliothèques dissidentes, bagarres menées jusqu'à la mort, exécutions... C'est dans cet univers qu'Aliocha débarque alors qu'il tente de résoudre une inénarrable affaire de succession déclenchée par la mort de son oncle. Et on découvre peu à peu l'incroyable ascension du gromovisme dans une Russie déboussolée. Les « bibliothèques » se répandent avec plus d'efficacité que l'évangélisme ou les Témoins de Jéhovah. A

quoi s'ajoute une violence primitive où le communisme défunt se confond avec le chamanisme et les mythes slaves.

Cette renaissance cauchemardesque (entre épouvante et burlesque) de l'*Homo sovieticus* est un portrait-charge de la Russie nostalgique dans la grande tradition de Gogol et Platonov. Au-delà de l'ancien monde soviétique, toutefois, Mikhaïl Elizarov a l'intuition d'un phénomène plus large, mondialisé : réinvention des origines, mythes fondateurs rebricolés, fantasmes identitaires à coup de fausses identités... Cela ne se passe pas seulement au pays du léninisme.

Né en 1973 à Kharkov, Mikhaïl Elizarov a reçu une double formation : littérature et cinéma. Il fut le lauréat du Russian Booker Prize 2008 pour *Le bibliothécaire*, son quatrième roman. C'est son premier titre traduit en français. Il mérite d'être découvert.

J.-M. M.

Mikhaïl Elizarov

Le bibliothécaire

CALMANN-LÉVY

TRADUIT DU RUSSE PAR FRANÇOISE MANCIPI-RENAUDIE
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 18,90 EUROS ; 384 P.
ISBN : 978-2-7021-4130-4
SORTIE : 18 AOÛT

27 AOÛT > HISTOIRE LITTÉRAIRE France

Un royaume de farfelus

Rencontre plurielle de quelques écrivains, plus ou moins célèbres, connus pour leur excentricité.



Qu'est-ce qui relie Etienne Jodelle, Charlotte de Montmorency, François de Malherbe, Toulet, Artaud, Nerval, le marquis de Bièvre ou Malraux ? La passion de **Frédéric Martinez**. Pour la commodité éditoriale, il a indiqué au fronton de son cabinet de curiosités : « ex-

centriques ». Aucun danger. Vous pouvez entrer. Vous n'en sortirez qu'à regret. Frédéric Martinez sait raconter : Artaud en Indien halluciné au Mexique, Malraux en Indiana Jones survolant ses rêves au-dessus du désert, Nerval promenant dans ses poches ses livres, ses carnets et sa folie, Toulet le noctambule opiomane ou Malherbe tricotant son art poétique.

A l'origine, seuls les cercles pouvaient être excentriques, c'est-à-dire que leurs centres s'écartaient d'un point donné. Puis on appliqua ce terme d'as-

tronomie à des personnages qui eux aussi s'écartaient des habitudes et le plus souvent d'eux-mêmes. Frédéric Martinez, à qui l'on doit des ouvrages sur Monet (*Claude Monet : une vie au fil de l'eau*, Tallandier, 2009) et Toulet (*Prends garde à la douceur des choses* : Paul-Jean Toulet, une vie en morceaux, Tallandier, 2008) a visiblement pris du plaisir à faire visiter son musée extravagant. Il s'amuse avec les jeux de mots pour faire le portrait du marquis de Bièvre, use d'incise (« vous le saurez en tournant la page ») ou parle de lui : « Ce Nerval devait être un garçon dans mon genre. Je n'imaginais pas qu'il aime la gymnastique. » La palette de Frédéric Martinez est assez vaste puisque il a ajouté, à cette collection de farfelus, Jimi Hendrix dont il signe une biographie à paraître le 19 août chez Tallandier...

LAURENT LEMIRE

Frédéric Martinez

Aux singuliers. Les excentriques des lettres

LES BELLES LETTRES

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-251-44392-8

SORTIE : 27 AOÛT

26 AOÛT > BD Espagne

Un amour assassin

Gani Jakupi décortique la manipulation qui a permis l'assassinat de Trotsky, il y a tout juste 70 ans à Mexico.



L'assassinat de Léon Trotsky, le 20 août 1940 dans la villa de Coyoacan, dans les faubourgs de Mexico, où il avait trouvé refuge grâce à Diego Rivera et Frida Kahlo alors qu'il était traqué par les sbires de Staline, ne laisse guère de

zone d'ombre. On sait le commanditaire comme le meurtrier, Ramon Mercader, et le mode opératoire, avec le fameux piolet malencontreusement oublié au mauvais endroit au mauvais moment. Mais ce n'est pas tant au meurtre, aussi peu banal fut-il, ni à sa portée politique alors qu'il est « minuit dans le siècle », selon la formule de Victor Serge, que Gani Jakupi s'intéresse. Le dessinateur mais aussi journaliste, photographe, écrivain et compositeur de jazz entend d'abord démontrer les rouages de la manipulation sophistiquée conçue par les agents de Staline et menée à bien par Ramon Mercader pour y parvenir.

Tel que le dessinateur barcelonais, né au Kosovo, se le représente, Ramon, sous ses identités successives de Jacques Mornard et de Franck Jackson, se montre d'un flair hors du commun pour conquérir le cœur de Sylvia, la future secrétaire de Trotsky, puis gagner la confiance de l'entourage du « Vieux ». Il procède par approches pru-



GANI JAKUPI/FUTUROPOLIS

dentes, presque délicates, parvenant à obtenir ce qu'il attend quasiment sans le demander. Gani Jakupi restitue sa démarche sur le même mode. Il structure son récit par petites séquences qui ne prennent leur sens que peu à peu. Son dessin est porté par des couleurs assemblées par touches, par flagues, comme les pièces d'un puzzle ou les dalles d'un chemin qui s'éclaire au fur et à mesure que se rapproche son issue tragique pour l'ancien dirigeant de la révolution russe. **FABRICE PIAULT**

Gani Jakupi

Les amants de Sylvia

FUTUROPOLIS

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 80 P. COUL.

ISBN : 978-2-7548-0304-5

SORTIE : 26 AOÛT

2 SEPTEMBRE >

PHILOSOPHIE France

Mon corps et moi



Depuis maintenant trois livres, **Pierre Cassou-Noguès** traque la pensée dans les marges : au travers des cauchemars, de la folie et maintenant des morts-vivants, autrement dit des zombies. Son dernier

commence par un mauvais rêve : un homme voit son corps se dissocier de sa tête. De quoi la perdre... Eh bien pas du tout. Au travers de ces exemples curieux, ce jeune philosophe (il est né en 1971) nous invite à réfléchir sur la façon dont nous sommes dans notre corps, comment nous le ressentons et qu'est-ce qui nous distingue d'une machine. Autrement dit, il revisite à sa façon la question du sujet.



Pour répondre à la question sont convoqués Merleau-Ponty, Descartes, Husserl, Sartre, Wittgenstein, Locke, Leibniz que croisent Philip K. Dick, Nerval, Maurice Renard, H. G. Wells, Proust qui rencontrent Turing et Gödel. Ces perspectives inattendues donnent à cet essai toute sa saveur. Non seulement le savoir est gai, mais il est ici étrange et ouvre des horizons nouveaux.

Comme Einstein vulgarisait la relativité en proposant des « expériences de pensée », l'auteur vulgarise la philosophie par la fiction. « Une fiction à laquelle j'adhère détermine une situation possible. » Peut-on philosopher sans passer par la fiction, peut-on même penser sans imaginer ce qu'on pense ?

En faisant alterner textes littéraires et analyse, il montre que la fiction détermine le possible et travaille à la philosophie. A l'image de la métaphysique, Pierre Cassou-Noguès envisage une « méta-fiction ». D'où ce philosophe flanqué d'un zombie, un double inquiétant qui lui renvoie son inquiétude et le fait passer du « qui suis-je ? » au « qui fuis-je ? ».

L. L.

Pierre Cassou-Noguès

Mon zombie et moi. La philosophie comme fiction

SEUIL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 352 P.

ISBN : 978-2-02-102130-1

SORTIE : 2 SEPTEMBRE